

2^e DIMANCHE APRES L'EPIPHANIE

Dimanche 14 janvier 2024

Le temps de l'Épiphanie, c'est-à-dire de la « manifestation », de la « révélation », comme je l'expliquais dimanche dernier, s'est achevé hier avec la commémoration du baptême de Jésus au Jourdain. L'antienne *Tribus miraculis*, des vêpres de la fête disait : « Aujourd'hui l'étoile a conduit les mages à la crèche ; aujourd'hui l'eau a été changée en vin aux noces de Cana ; aujourd'hui le Christ a voulu être baptisé par Jean dans le Jourdain pour nous sauver ». Nous commémorions hier le 3^e épisode, nous revenons ce dimanche sur le 2^e. Ce passage de S. Jean, au style inimitable, nous dit bien des choses sur l'identité de Jésus, sur la contribution de Marie, sur la relation de Dieu au monde.

Voici Marie, ainsi que Jésus et ses premiers disciples, conviés à un mariage. Marie s'aperçoit que bientôt les invités vont manquer de vin. Elle se tourne vers Jésus, qui hésite. « Femme, que me veux-tu ? Mon heure n'est pas encore venue ». Une réaction qui semble donner raison à ceux qui ont compté ce passage au nombre des sept douleurs subies par Notre-Dame dans les évangiles. Pourtant, à y bien regarder, cette réponse révèle une grande proximité de Jésus et de Marie. Car cette « heure », Jésus ne l'explique pas. Ce qui signifie que Marie devait savoir jusqu'à un certain point en quoi elle consistait. Il avait dû lui dire à un moment ou à un autre en quoi consistaient ces « affaires du Père » auxquelles « il devait être ». L'heure de sa manifestation, de sa manifestation messianique. Jésus va-t-il saisir cette occasion pour révéler qui il est et quelle est sa mission ? Le dialogue de Jésus avec sa mère nous fait immédiatement penser au dialogue du Fils avec le Père. Non, Marie n'est pas une comparse. Elle tient un rôle. Et ce rôle est grand.

Mais comme toujours chez S. Jean, chaque expression est susceptible de plusieurs interprétations, chaque expression recèle des profondeurs inattendues, que l'on découvre progressivement. Car « l'heure », dans la pensée de Jésus, ce n'est pas simplement le moment favorable où l'on se déclare. Non, cette heure possède des dimensions cachées. Car la manifestation suprême, la manifestation réelle, c'est celle de l'amour divin qui, bafoué par le péché comme l'époux divin par l'épouse infidèle, fait miséricorde en livrant sa vie. L'heure du Christ, c'est l'heure de Gethsémani, où il faut consentir au sacrifice, c'est l'heure du calvaire, où il faut le consommer, c'est l'heure du sépulcre, où il faut dans la plus extrême obéissance, celle du cadavre, se laisser mouvoir par la puissance de l'Esprit Saint pour vaincre les ténèbres de la mort. Cette heure, oui, elle est dramatique, et l'on comprend que Jésus hésite à sauter le pas, à entrer dans ce processus implacable qui le conduira à sa passion, sa mort et sa résurrection.

Marie, pas plus que le Père, ne l'y force. « Ils n'ont plus de vin ». Marie ne suggère rien : elle montre un fait. « Faites tout ce qu'il vous dira ». Elle ne commande pas, elle attend. Ces deux paroles de Marie résument son identité spirituelle. Elle constate, elle fait confiance. C'est l'écho du jour de l'Annonciation. « Comment cela se fera-t-il puisque je suis vierge ? » Elle constate. « Qu'il me soit fait selon votre parole ». Elle fait confiance. Réalisme et espérance. Toute prière chrétienne, toute attitude spirituelle chrétienne, est comprise dans ces deux expressions. Marie est vraiment notre mère dans la foi. Nous n'avons rien d'autre à faire, dans notre prière, qu'à indiquer ce qui nous paraît désirable, sans faire pression à la manière des païens, mais avec la plus extrême confiance. Telle est l'indifférence dont parle S. Ignace de Loyola. On comprend alors aussi que l'apostrophe de Jésus, « femme », est loin d'être une rebuffade. Marie est bien la « femme », la « femme » qui résume toute féminité, la « femme » qui est placée face à « l'homme » dans le livre de la Genèse comme une aide à lui assortie, la nouvelle Eve face au nouvel Adam. Et l'on comprend alors que cette femme ne résume pas simplement en elle la féminité, mais bien toute l'humanité. Car devant le nouvel Adam qu'est le Christ, visibilité dans notre monde d'un Dieu qui se présente à son peuple comme un époux, l'humanité dans son ensemble se présente comme l'Épouse, invitée à partager la joie nuptiale de l'Époux divin.

L'humanité dans son ensemble. Tel est le sens de la manifestation messianique de Jésus. Il

n'est pas venu que pour conforter le seul Israël dans la grâce de l'élection, mais pour étendre cette élection à toutes les nations. Et c'est ce que comprend et montre S. Jean. Avec la venue de Jésus, l'ancienne Alliance apparaît étriquée. Jusqu'alors, il y avait assez de vin pour que les noces se déroulent dans la joie. Mais avec la venue de Jésus, le vin vient à manquer. Il y a des détails dans notre texte qui ne trompent pas. Il y a six jarres. Pas sept, le chiffre de la perfection, de l'accomplissement. Qui plus est, elles sont remplies d'eau, pas de vin. Il y a désormais une incomplétude dans l'ancienne Alliance. Jésus vient pour accomplir l'Alliance, pour la rendre parfaite. Le vin qu'il prodigue, c'est un vin meilleur. Comment ne pas y voir, encore une fois, une allusion au mystère pascal. L'épître aux Hébreux dit que le sang du Christ, précisément, est meilleur que le sang des sacrifices, inlassablement répandu et impuissant à purifier le peuple de ses péchés. Car l'Alliance, comme le dira S. Paul, est une « alliance en son sang ». Le vin meilleur des noces de Cana renvoie au sang meilleur de l'Alliance nouvelle. Ce sang de l'Agneau dans lequel ceux qui se tiennent devant le Trône, dans l'Apocalypse, ont lavé leur robe.

Jésus accepte donc de se manifester. Mais sa manifestation est paradoxale. Le maître du repas, qui a goûté le vin que l'on vient d'apporter, félicite le marié pour sa prévoyance et sa délicatesse. Non seulement le vin ne manque pas, mais encore il est meilleur. Seuls Marie, les disciples et les serviteurs qui ont puisé dans les jarres savent d'où il provient. « Tel fut le commencement des signes que Jésus accomplit. C'était à Cana en Galilée. Il manifesta sa gloire, et ses disciples commencèrent à croire en lui ». Une gloire bien voilée, puisque le plus grand nombre n'en a pas conscience. Une gloire qui sera de plus en plus difficile de percevoir à mesure que Jésus se rapprochera de Jérusalem, de son destin. Une gloire qui renvoie à celle de la croix, au moment où les ténèbres obscurcissent le ciel. Une gloire qui n'est finalement perceptible que dans une foi qui va jusqu'à l'extrême, « espérant contre toute espérance ». Nous ne serons donc pas étonnés de retrouver au pied de la croix, le « signe » par excellence, Marie et le disciple bien-aimé, l'évangéliste qui à Cana relate ce premier signe.

La gloire du Christ n'est pas de ce monde. Elle demeure cachée. Il faut la chercher comme le trésor enterré ou la perle rare des paraboles, comme le Dieu qui, origine de tout, est présent à toute chose et pourtant invisible. Gloire qui transparait cependant dans la foi par l'eucharistie que nous célébrons, le festin des noces de l'Agneau, le sacrifice qui enlève les péchés du monde. C'est à cette recherche humble et patiente que nous convie la suite des dimanches de l'année, après les coups de projecteur de Noël et de l'Épiphanie : à nous, en somme, de faire passer l'eau des jarres – cœur du texte – en vin de la noce par la grâce de notre baptême.